

## LUCIEN ET LES CHRÉTIENS

PAR

LADISLAV VARCL

(Prague)

Si nous examinons la société antique à l'époque de l'Empire romain — c'est-à-dire à l'époque où la crise générale du mode de production esclavagiste commençait, s'approfondissait et culminait —, nous ne pouvons pas ignorer certains personnages et certains groupes de la population qui, par leur existence et leur activité, prouvent que des changements graves s'étaient produits dans la conscience sociale du temps. C'est pourquoi j'ai décidé de m'occuper, dans cet essai, de Lucien de Samosate et des chrétiens — ou, mieux encore, des rapports de Lucien avec les chrétiens.

Qu'y a-t-il, dans cette question, de si intéressant, ou de si important, pour que nous estimions nécessaire d'examiner ce problème? Car ce n'est pas moi qui aborde pour la première fois ce sujet. C'est qu'il y a, dans le texte de Lucien, des contradictions, qui exigent une solution juste; des contradictions qui ont été relevées — sans être nettement formulées — par différents savants. Mais, tout d'abord, voyons les faits:

Nous rencontrons la mention des chrétiens chez Lucien dans deux de ses œuvres, dans deux pamphlets: *Sur la mort de Peregrinos* et *Alexandre ou le Pseudo-prophète*. Dans la première — qui est une description bombastique de la mort du philosophe (ou, selon Lucien, du pseudophilosophe) cynique, autant que de sa vie — les chrétiens ne sont mentionnés qu'au cours d'un épisode. A un certain moment de sa vie, ce prêcheur vagabond s'est rapproché, dit Lucien, des chrétiens (probablement des Palestiniens). Les dogmes des chrétiens ne sont mentionnés par Lucien qu'en une seule phrase (d'ailleurs suspecte d'interpolation): « Ils révèrèrent jusqu'à aujourd'hui ce grand homme qui a été crucifié en Palestine, parce qu'il a introduit ce nouveau culte mystique »; une phrase qui, si elle est authentique, ne montre que le mépris d'un rationaliste. Les chrétiens, dit-il, ont accueilli Peregrinos avec enthousiasme. Celui-ci a acquis parmi eux une autorité énorme, de sorte que, quand il a été emprisonné, les chrétiens ont dépensé beaucoup d'argent pour sa subsistance et beaucoup de leur temps pour sa consolation. Après un certain

espace de temps, cependant, Peregrinos fut mis en liberté (il ne gagna donc pas l'aurole de martyr), et il se brouilla avec les chrétiens, parce que, dit-on, il fut surpris pendant qu'il enfrenait une de leurs interdctions concernant la nourriture.

On le voit, ce n'est qu'une critique en passant, à coup sûr assez malicieuse mais pas expressément hostile. Peregrinos n'y est pas censuré pour s'être attaché aux chrétiens, ennemis de l'Etat, et Lucien ne s'efforce que d'amuser ses auditeurs, ou, tout au plus, de provoquer leur rire ironique. Or, on ne trouve chez lui aucun reproche pour leur haine à l'égard du genre humain (*odium generis humani*) ; c'est plutôt un coup porté en passant.

Les deux autres passages, où les chrétiens sont mentionnés, dans le « Pseudo-prophète », sont encore plus brefs, mais non moins instructifs. Dans tous les deux, les chrétiens sont rattachés aux épicuriens — comme athées — considérés par Alexandre d'Abonoutique comme adversaires jurés de sa déité-serpent Glycon (chap.25), et, éventuellement chassés du sanctuaire, où les orgies du culte mystique inventé par Alexandre avaient lieu (chap. 38).

Quelles sont donc les contradictions à signaler ci-dessus ? J'en vois deux : *primo*, Lucien se moque des chrétiens, mais non d'une manière haineuse, comme on pourrait s'y attendre de la part d'un railleur de style voltairien ; *secundo*, les chrétiens, autant que Lucien, déchaînaient des polémiques contre la religion polythéiste, en employant le plus souvent les mêmes moyens ; cependant, Lucien ne les traitait pas en alliés naturels, au contraire, il les raillait comme des dupes naïves.

Certes, les faits allégués ci-dessus n'ont pas échappé à l'attention des savants modernes, mais les contradictions qu'ils impliquent n'ont toutefois pas été formulées par eux aussi nettement que nous venons de le faire ici.

Il s'ensuit naturellement que leurs essais de résoudre le problème des rapports de Lucien avec les chrétiens laissent beaucoup à désirer. Mais l'absence d'une énonciation nette n'en est pas, on le conçoit bien, la seule raison. C'est la situation historique de nos jours qui y a eu sa part aussi. La religion, et surtout le christianisme, devient aujourd'hui de plus en plus, pour la bourgeoisie contemporaine, la base idéologique dans sa lutte pour maintenir sa position sociale. Aussi les savants bourgeois s'efforcent-ils de peindre la puissance idéologique du christianisme sous des couleurs aussi favorables que possible. C'est pourquoi ils prennent plaisir à constater que les vertus incontestables des chrétiens ont contraint même un railleur comme Lucien à les apprécier ; c'est ce qu'ils font, sans essayer de donner une explication plus profonde des faits.

Il y a sans doute des nuances entre les opinions des différents savants. On trouve, par exemple, un passage assez sobre chez P. de Labriolle (*La réaction païenne*, Paris, 1934, p. 108) : cet auteur remarque que, en ce qui concerne les déités polythéistes, les chrétiens se rapprochent des vues de Lucien ; cela n'amène cependant pas Lucien à les regarder comme des alliés. Tout au contraire, il se moque quand même d'eux, sans connaître leurs dogmes. En dépit de cela, dit-il, Lucien est presque l'unique polythéiste qui ne considère pas le christianisme comme une chose condamnable, quoiqu'il le classe parmi les manifestations de la folie humaine.

L'attitude des autres savants bourgeois est un peu différente ; ils voient les choses un peu plus en rose. Ainsi, selon W. Hüttl (*Antoninus Pius I*, Prague, 1936, p. 196), Lucien regarde les chrétiens comme des dupes, des rêveurs fanatiques et crédules ; néanmoins, il ne peut pas s'empêcher de les estimer. Il les décrit comme des gens ayant une morale bien définie, il apprécie leur esprit prêt aux sacri-

fices, leurs rapports empreints d'amour fraternel avec leurs confrères dans la foi, il révère le courage avec lequel ils subissent la mort. C'est en de termes semblables que s'exprime le doyen des philologues polonais, Tad. Sinko (*Literatura grecka* III, 1, Cracovie, 1951, p. 371): Lucien, dit-il, se rapproche de Galène, qui appréciait les vertus chrétiennes, mais — d'autre part — il se rangerait aussi à côté de l'Empereur (c'est-à-dire, de Marc-Aurèle) qui a classé le christianisme parmi les superstitions abstruses. Ce qui est une constatation contradictoire, faite sur un ton un peu comique — mais on peut la regarder comme l'expression du caractère contradictoire de la position de Lucien. De même que dans les passages des auteurs précédemment cités, l'essence (bien-entendu, l'essence sociale) de la conception de Lucien n'est pas le moins du monde envisagée chez Sinko. On peut en dire autant de l'article d'un auteur italien, C. Curci (*Luciano e i cristiani, Miscell. di studi di letter. crist. antica*, Catania, juillet 1954, p. 86—109); C. Curci interprète le silence de Lucien sur les chrétiens comme un signe de sa bienveillance à l'égard du christianisme. On le voit, la tendance à embellir les rapports de Lucien avec les chrétiens se manifeste de la manière la plus claire dans cet article.

Ce n'est que l'opinion d'un auteur français, Marcel Caster, qui diffère — et c'est là son mérite — des opinions des auteurs cités, et de leurs descriptions qui idéalisent les faits, sans les expliquer. Dans son ample thèse (*Lucien et la pensée religieuse de son temps*, Paris, 1937), il s'occupe des rapports de Lucien avec la religion en général. Il ne pouvait pas, on le conçoit bien, éviter de mentionner les chrétiens. Bien qu'il ne fasse pas, à cet égard, une recherche systématique, il touche à ce problème dans plusieurs passages de son livre, ce qui nous permet de nous faire une image assez exacte de son opinion.

M. Caster relève — comme l'a fait aussi P. de Labriolle — la coïncidence entre le genre de polémique contre les déités polythéistes (et contre les philosophes), employé par Lucien et celui des apologistes chrétiens, ses contemporains. C'est par l'utilisation d'une source commune (vraisemblablement épiciurienne) qu'il explique — correctement croyons-nous, — cette coïncidence qu'il est aisé de constater. Cependant, Lucien diffère des apologistes par sa manière de traiter cette polémique (p. 190): à la différence des apologistes qui, au cours de leur polémique, présentent une conception positive de la divinité, il n'y a chez Lucien rien de positif qu'il pourrait offrir en compensation des valeurs et des idées critiquées par lui. C'est ce qui fait, bien-entendu, aux yeux de M. Caster, la différence entre une critique constructive (chez les apologistes) et une critique destructive (celle de Lucien)! On le voit, il y a donc des traces de la tendance à idéaliser à l'égard du christianisme, même chez M. Caster.

Cependant, quoique — selon M. Caster — Lucien fût un athée (de teinte épiciurienne), il n'aimait pas voir les chrétiens nier l'existence (ou, plus correctement, l'importance) des dieux olympiens. C'est à cela, dit M. Caster, qu'il voit leur barbarisme (c'est-à-dire, leur manque de culture). Cependant Lucien n'a manifesté aucune haine contre les chrétiens, mais plutôt une aversion compatissante; on en peut juger par la différence entre la manière dont il procède contre les personnages vraiment haïs, par ex. contre Alexandre d'Abonoutique, et celle qu'il emploie à l'égard des chrétiens.

C'est pourquoi, aux yeux de M. Caster, l'image que Lucien se fait des chrétiens est ironique, mais, en somme, objective. Lucien nous fait observer leur dédain de la mort et leur dévouement fraternel. Ces deux points, cependant, ne sont pas

pris par notre auteur pour une louange à l'adresse des chrétiens, quoique fortuite dans la bouche de Lucien. Celui-ci les a appréciés, dit M. Caster, comme deux faiblesses, à leur désavantage. Car leur dédain de la mort est motivé par une foi insensée en l'immortalité individuelle; et, dans leur ardeur à se sacrifier, les chrétiens se laissaient duper et voler. Néanmoins, nous chercherions en vain chez Lucien, selon M. Caster, les calomnies qu'on rencontre d'habitude chez les polémistes anti-chrétiens.

A la différence des autres auteurs, M. Caster tente d'expliquer l'attitude de Lucien vis-à-vis des chrétiens. Son interprétation est de caractère double. Il distingue la position de Lucien dans les « Pseudoprophète », de celle qu'il occupe dans « La mort de Peregrinos ».

Si, dans le « Pseudoprophète », Alexandre range les chrétiens à côté des épicuriens (ou, plutôt, place les épicuriens au même niveau que les chrétiens), ce n'est, aux yeux de Lucien, qu'une association d'idées défavorable, qu'Alexandre a eue en vue. Par conséquent, cela ne signifie donc pas, selon M. Caster, que Lucien avait voulu présenter les chrétiens sous une lumière plus favorable (comme ennemis déclarés du charlatan paphlagonien) ! S'il ne proteste pas expressément contre cette comparaison, ce n'est pas signe qu'il n'est pas indigné par le fait que les épicuriens sont mis en connexion avec une société douteuse, comme l'était pour ses contemporains celle des chrétiens. Selon M. Caster, cette connexion est si évidemment absurde pour Lucien qu'il ne prend même pas la peine de la réfuter. Ainsi, Lucien figure ici comme un auteur qui avait une dent contre les chrétiens, mais qui, cependant, ne se manifeste pas explicitement comme leur ennemi.

Abordons maintenant le pamphlet consacré à Peregrinos. Dans le dernier chapitre de son livre (p. 354), M. Caster écrit que Lucien qui, malgré son talent d'observateur précis, ne se rendait pas compte de toute la réalité de son temps, ne nous donne pas l'image exacte du christianisme, comme une force qui à en juger objectivement, commençait à menacer l'Empire romain tout entier. Les chrétiens, dit-il, n'intéressaient pas Lucien. A l'exception de la brève image de « Peregrinos », insérée alors comme un épisode dans un pamphlet, c'est-à-dire dans une œuvre d'un genre littéraire qui n'intéresse que l'actualité, les chrétiens n'existent pas chez Lucien.

Quelle en est la raison? M. Caster la trouve dans ce que Lucien ne pouvait pas les utiliser comme objet à tourner en ridicule, parce qu'il n'y avait pas de modèle littéraire traditionnel qu'il aurait pu suivre en ridiculisant les chrétiens. Par cette dernière phrase, notre auteur s'avère le partisan de cette opinion moderne qui ne voit en Lucien qu'un imitateur, transformant exclusivement des modèles anciens. Ainsi, dans « Peregrinos », Lucien figure comme un auteur qui ne s'intéresse pas aux chrétiens, car ils représentent un modèle impropre à ridiculiser. En somme, malgré tous les efforts de M. Caster d'éviter une solution idéalisante (nous dirions idéaliste), nous ne sommes pas satisfaits par sa manière d'envisager le problème, avant tout parce qu'il nous force à croire que Lucien avait une attitude double à l'égard des chrétiens: il les réfute dans le « Pseudoprophète » et il s'en désintéresse dans « Peregrinos ».

S'il en est ainsi, c'est à nous de reprendre la question ! En abordant ce problème, nous devons en premier lieu tenter d'écarter l'idée d'une attitude double chez Lucien: condamnation relativement modérée des chrétiens (qui sont seulement tournés en ridicule) dans « Peregrinos » — et les deux mentions du « Pseudoprophète »,

qui, selon M. Caster, renferment implicitement une appréciation défavorable (condamnation sévère) des chrétiens. C'est apparemment par son souci de ne pas enlaidir l'image qu'il a donnée des rapports de Lucien avec les épicuriens, que M. Caster a été amené à cette appréciation contradictoire des deux témoignages.

M. Caster part, peut-être à son insu, d'une prémisse claire: que Lucien, tout comme les autres hommes de son époque, ait nécessairement regardé le christianisme, comme une superstition digne de mépris. Ce qui est pour le moins problématique.

Quant à nous, nous estimons qu'il est décidément plus juste de supposer que dans la description du renvoi brusque des 'athées' (épicuriens et chrétiens) par Alexandre d'Abonoutique, les passages du pamphlet reflètent précisément l'état réel des choses de ces temps-là. C'est-à-dire, qu'Alexandre plaça à dessein côte à côte les deux courants de la pensée contemporaine, épicurisme et christianisme, pour les discréditer (et surtout l'épicurisme). Il ne pouvait compter sur la réussite qu'au cas où, pour ses contemporains, les uns et les autres passaient également pour 'athées', c'est-à-dire, si, à cet égard, les épicuriens et les chrétiens étaient couramment associés dans la pensée des contemporains. Il en résulte que Lucien y était (ou pouvait y être) accoutumé. S'il ne proteste pas contre ce rapprochement, cela signifie, selon toute apparence, qu'il n'en était pas indigné. Il s'est tout à fait sincèrement désintéressé des chrétiens. Il ne les condamnait pas, comme le faisait la plupart de ses contemporains. Il ne trouvait même pas qu'il fût blessant pour les épicuriens d'être mis à côté des chrétiens. Ainsi l'attitude de Lucien à l'égard des chrétiens était-elle identique dans le « Pseudoprophète » et dans « Peregrinos ».

Mais, qu'est ce que signifie le désintéressement de Lucien quant aux chrétiens? Peut-on croire, comme le veut M. Caster, que les chrétiens tout simplement ne représentaient pas pour Lucien un sujet de création littéraire? Par cela, nous imputerions à Lucien — sans aucune nécessité! — une faiblesse de ses facultés créatrices, un manque total d'originalité. Il nous faut donc chercher une solution plus satisfaisante.

Nous n'obtiendrons pas une telle solution par une spéculation abstraite basée sur les paroles de Lucien tout seul. Il faut nous livrer à une recherche comparative. A cette époque, l'attitude vis-à-vis du christianisme — si bas que nous apprécions son importance objective — était une pierre de touche pour l'attitude des gens envers l'ordre politique et social établi. Or, nous comparerons maintenant, aussi brièvement que possible, la position de Lucien avec celle d'un autre critique contemporain du christianisme, un personnage qui est parfois identifié avec le destinataire du pamphlet du « Pseudoprophète », à savoir avec Celse.

Grâce à cette comparaison nous remarquerons que Lucien diffère de Celse sur deux points: premièrement, quant à la manière de procéder à la critique du christianisme (autant qu'il est possible de parler de Lucien comme critique du christianisme): alors que Lucien ne se moque pas du seul christianisme, mais attaque la religion en général (certes, il y a à cet égard des inconséquences chez Lucien), Celse, bien que stigmatisé par Origène, au commencement de sa polémique, comme épicurien, ne réfute pas le christianisme que comme une forme erronée de religion; il ne repousse cependant pas la religion en général. Au contraire, il considère la religion comme un facteur consolidant l'État et la société humaine. Ce qu'il reproche aux chrétiens le plus sévèrement — et avec cela nous en venons au deuxième point — c'est leur attitude d'ennemis du culte de l'empereur et de la religion nationale.

Il prend cela pour une menace grave contre l'Empire romain, dont le salut est pour lui le point de départ, autant que le terme de ses considérations. C'est pourquoi, à la fin de son œuvre, il fait appel aux chrétiens pour qu'ils renoncent à leur refus de remplir leurs devoirs de citoyens loyaux, avant tout le service militaire, et de s'en remettre à l'empereur pour ce qui est de la religion. C'est une manière d'envisager la discussion que nous pourrions désigner comme légaliste.

En vains chercherions-nous des idées semblables chez Lucien. Le sens de l'importance de la religion comme moyen idéologique pour consolider les collectifs de citoyens est absent chez lui. Ce manque du sentiment de la valeur collective de la religion a entraîné chez Lucien la perte du sentiment de la valeur positive de la religion en général. C'est ce qui explique son attitude moqueuse à l'égard de la religion nationale, polythéiste.

Si nous voulons aller jusqu'au bout de notre recherche, nous devons nous demander ce que cela révèle chez Lucien. On peut exprimer cela de la manière suivante: chez Celse, l'évaluation positive de la religion fut accompagnée par une attitude favorable à la formation politique existante, c'est-à-dire à l'Empire romain. Le manque d'appréciation de la religion comme facteur consolidant le collectif civique chez Lucien, nous fait conclure, *e contrario*, que cet auteur railleur ne tenait nullement au maintien de l'Empire romain (A. Perretti, *Luciano, Un intellettuale greco contro Roma*, Florence, 1946; et cf. D. M. Pippidi, *Apothéoses impériales et apothéose de Pérégrinos, Studi e Materiali di storia delle religioni*, 21, 1947/48, 77—103, qui voit dans «Pérégrinos» un persiflage des apothéoses des empereurs, ce qui n'était possible que chez un auteur hostile à l'Empire).

Aussi bien, quand M. Caster dit que Lucien n'a pas pris le christianisme pour une force menaçante et destructive pour l'Empire romain, il a raison plus qu'il ne s'en doute. A savoir que la pensée de Lucien, à la différence de celle de Celse, n'était pas aiguësée par l'intérêt de conserver l'ordre politique établi. Le sentiment bien tiède de Lucien envers les chrétiens est alors une marque de plus de l'attitude négative (ou, tout au moins, tiède) de Lucien à l'égard de l'Empire romain.

Ce qui n'est que trop compréhensible ! Lucien n'appartenait pas à ces couches de la population provinciale qui fournissaient les partisans et les défenseurs les plus chaleureux de l'Empire (comme représentants des cultes officiels, Augustals, etc.). Il a été le porte-parole des propriétaires moyens qui ont été poussés à l'opposition contre l'Empire par les effets défavorables de l'évolution économique à la période de la crise générale du système esclavagiste, quoiqu'elle ne fût pas encore arrivée à son plus haut degré. Evidemment, l'attitude de Lucien envers l'Empire romain n'était pas causée simplement par des traits individuels innés du caractère de Lucien ; il y avait en outre des motifs sociaux (comme nous l'avons indiqué), tout autant que ceux qui tenaient à sa nationalité (nous savons que, en mainte occasion, Lucien accentue son origine syrienne).

Or, nous pouvons déjà répondre à la question de savoir quelles étaient les causes des contradictions signalées au commencement de cet essai. Ce fut la situation sociale de Lucien (et de ses pareils) qui l'a amené à une attitude tiède à l'égard des chrétiens. Il occupait, probablement à son insu, une position presque identique à celle des chrétiens, concernant l'ordre de la société contemporaine. C'est pourquoi il ne fut pas amené à haïr les chrétiens et à les traiter en ennemis.

La position de Lucien, cependant, n'était pas univoque: comme l'a démontré un savant soviétique, A. P. Kachdane (*Préface aux œuvres athéistes choisies de*

*Lucien* [en russe], Moscou, 1955, p. 18), en ce qui concerne l'antagonisme fondamental de l'antiquité, à savoir, l'antagonisme des esclaves et propriétaires d'esclaves, Lucien était d'accord avec ses contemporains; il le regardait avec les yeux d'un propriétaire d'esclaves, c'est-à-dire, d'un homme qui considère l'esclavage comme une institution naturelle. La seule iniquité de l'ordre social établi consistait, pour Lucien, en une distribution injuste des biens entre les membres libres de la société d'alors. Il s'opposait avec violence aux esclaves, surtout s'ils essayaient d'améliorer leur position sociale individuelle en abandonnant leur métiers antérieurs, pour devenir rhéteurs ou philosophes (on entend alors des accents d'indignation contre une concurrence désagréable!).

Cette situation personnelle contradictoire de Lucien a, naturellement, donné naissance à son attitude contradictoire tant à l'égard des chrétiens qu'à l'égard de la religion, en général. Mais, pousser plus loin ces recherches, ce serait dépasser le cadre étroit que nous nous sommes fixé pour cette contribution.

---